Gibbs de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 75 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS.
DIMANCHE, 15 SEPTEMBRE 1889.

West End.

Soirée de clôture définitive.

Nous avons déjà pu plaider à compatriotes que les concerts du West End ne furent jamais plus en vogue que pendant la saison qui se ferme. Chaque soir on était admiré de rencontrer la nombreuse et belle société; et chaque samedi, chaque dimanche invariablement on eut pu croire que quelque fête extraordinaire appelait là tout ce monde.

Si bien que jusqu'au bout la moyenne des recettes est demeurée fort belle, et que l'entreprise de la Compagnie du West End est devenue une lucrative affaire.

Conséquence évidente, forcée pour ainsi dire : cette administration persévèrera dans ces concerts d'été; la saison prochaine en verra la reprise plus brillante que jamais.

Le succès de ces concerts, nous devons le répéter au moment où ils vont se fermer, n'a pas été dû à l'habitude, à la mode.

Un chef et un orchestre étaient là qui ne sont offerts de faire de l'art, et qui le plus souvent y ont pleinement réussi. Leurs efforts intelligents, leur goût artistique se sont manifestés et dans le choix des programmes et dans les exécutions.

Tous ces musiciens, dont chacun, d'ailleurs, est bien posé ici, ont fait preuve d'une conscience réelle, d'un zèle infatigable, malgré leurs occupations ordinaires, le temps à consacrer aux leçons, ils ont toujours, une ou deux fois la semaine, trouvé quelques heures pour le travail des répétitions. A ces répétitions ils se sont montrés scrupuleusement exacts, et cette exactitude mêle à leur mérite nous a vain les soirées qu'on s'oubliera pas.

Néanmoins il n'est si bonne société qu'il ne faille quitter.

Nous voici au 15 septembre et l'ouverture des théâtres américains est prochaine; l'an d'eux, le St-Charles, inaugurera dès dimanche 22 septembre, la campagne 1889-1890. Or nombre des instrumentistes du West End appartiennent à ces scènes et par conséquent il devenait impossible de prolonger les soirées du Pavillon.

Donc le concert d'aujourd'hui est bien définitivement le dernier, et nous imaginons que les visiteurs de ce soir seront, sont au moins, en nombre aussi considérable que ceux de dimanche dernier.

Ils n'auront qu'à se féliciter de cette visite d'adieu.

Et là-dessus pas n'est besoin d'entrer dans aucune démonstration, le meilleur argument dont nous puissions appuyer notre dire est le programme lui-même, que voici, dans ses quatre parties ; sans compter les *encore*, grâce auxquels bonne partie du répertoire de la saison défilera devant l'auditoire :

PREMIÈRE PARTIE. — *Les Volontaires*, marche, Olivier Métra ; *Réveil portugais*, fantaisie, Meyrelas ; *Coups de canif*, polka, Adrist ; *La Hongroise*, mazurka, Sigaard ; Morceaux choisis : *Olivette*, Audran.

SECONDE PARTIE.—*Le Père de la Victoire*, marche française, Louis Ganne, orchestration de M. Lenfant; un très vif succès parisien, nous dit-on ; Ouverture de *Poète et Paysan*, Suppé; fantaisie sur *Rigoletto*, Verdi; *Estudiantina*, valse, Waldteuffel; *St-Cloud*, polka burlesque, Ketouse ; *Le Trouvère*, mosaïque, Verdi.

TROISIÈME PARTIE. — Elle s'ouvrira par une redite de la marche : *Le Père de la Victoire* ; puis, ouverture de *Guillaume Tell*, Rossini ; motifs de *la Juive*, Halévy; *Orella*, polka mexicaine, P. Ortiz ; *Carmen*, pot-pourri, Bizet.

QUATRIÈME PARTIE. — Fantaisie sur des motifs de *la Mascotte*, Audran ; *Une nuit aux tropiques*, caprice mexicain, Liet ; *A toi !* valse de Waldteufel ; *Good Bye !* marche, par D. Hartmann.

Si vous ne trouvez pas que vous en avez pour votre argent, c'est que vous êtes impérialement exigeant. Et quand nous disons : votre argent, nous parlons des 15 cents de l'excursion, car le concert est gratis.

Théâtre St-Charles.

Ouverture.

Cette fois c'est le vieux St-Charles qui prenda les devants, qui inaugure la saison des plaisirs de l'hiver. Cette ouverture est fixée à dimanche prochain 22 septembre ; nous n'avons pas besoin d'écrire qu'elle sera impatiemment attendue.

En toute circonstance, la popularité du St-Charles lui assure une brillante soirée de début, mais cette fois elle aura nécessairement plus d'éclat que jamais. En effet il sera seul en ligne à cette date du 22 et il est facile de comprendre l'empressement d'un public privé de spectacles depuis tant de mois.

Vous savez que les théâtres dont M. Bidwell a la propriété, ne sont jamais négligés, sous le rapport des réparations, des améliorations. Chaque année, on en refait soigneusement la toilette, et l'on n'a pas renoncé à cette excellente pratique.

Nous n'avons pas encore de tarif sous les yeux, mais nous croyons savoir que la direction va inaugurer, pour cette vaste salle, un système de bon marché, qui la mettra à la portée des plus modestes porte-monnaie. C'est là une mesure fort judicieuse et très praticable pour les théâtres américains dont les directeurs, pour la plupart du moins, ne courent que le risque de certains frais généraux, relativement légers, et qui s'acquittent envers les artistes, les troupes de passage, en leur payant telle proportion stipulée sur la recette. Proportion variant selon le mérite des troupes et des étoiles.

Mode prudent et fort équitable d'ailleurs, puisque les sujets sont rémunérés en proportion de la valeur que le public accorde à leur talent.

De réduction dans le prix des places garantit, nous semble-t-il, au St-Charles une clientèle assez nombreuse. Cette clientèle il se flatte, d'ailleurs, de la fixer, grâce aux compagnies diverses avec lesquelles il a contracté et qui rempliront successivement une saison de six ou sept mois.

La soirée d'ouverture est pleine de promesses sous le rapport du choix des étoiles et des troupes. A cette occasion paraîtra, pour la première fois, devant le parterre de la Nouvelle-Orléans, une jeune comédienne, que précédent ici bien des succès à New York et autres villes considérables des Etats-Unis. Nous voulons parler de Mlle Jennie Calef.

Comme individualité artistique elle rappelle Lotta, seulement elle a aussi en notre âme, en note personnelle. C'est du moins ce qu'affirment plusieurs journaux qu'on nous communique.

De ce cachet lui appartenant en propre elle a fait preuve dans : *Le Amorous Prisoner*, drame de Mlle Eva Bert, celui dont la première représentation sera donnée dimanche.

Mlle Jennie Calef y tient le rôle de la *Princesse O'Shaunessey*. Elle y montre, paraît-il, beaucoup d'entrain, du sentiment, de l'esprit; grande diversité dans ses effets. Elle est jeune, jolie, possède une voix des plus sympathiques, aux inflexions variées, et une physionomie d'une mobilité frappante. Bien des qualités pour une soubrette, n'est-ce pas?

Nous ne connaissons pas le drame dont nous venons d'écrire le titre, mais le vogue dont il a joui paraît, nous est garant que c'est là une œuvre de valeur, valeur scénique tout au moins.

Mlle Jennie Calef est secondée par un amateur, Mlle Lillian Calef et une compagnie dont nous avons la beaucoup d'éloges.

On nous prie d'annoncer que le contrôle sera ouvert dès demain lundi.

Saengerfest Hall.

On connaît l'association musicale qui a pris le nom de "North American Singers' Union". Formée de chanteurs et d'instrumentistes de distinction, elle ne néglige rien pour attirer à elle, pour engager les talents qui se produisent aux Etats-Unis et ceux qui nous visitent. Depuis sa fondation cette société, qui aide largement au développement artistique par ce continent, a donné deux diverses visites de l'Union des festivals qui ont produit bel effet. Elle s'affirme et par des valeurs personnelles et par des mesures vaniles et instrumentales remarquablement disciplinées.

C'est à la Nouvelle-Orléans qu'elle a choisi pour son prochain grand festival, en février 1890 ; et comme à un personnel très considérable il faut un vaste local, elle vit l'élever spécialement ici. Les travaux vient d'être dirigé, et les travaux sont déjà entamés, nous dit-on, sous la direction de M. John Henry, entrepreneur et de l'architecte M. John F. Lewis, représentant direct du Saengerfest.

Nous nous bornons aujourd'hui à annoncer ce fait de même en traits, nous réservant de revenir, en temps et lieu, quand nous en aurons les détails, sur ce prochain grand festival, à une période de prochaine et même.

Nous voici commencé un tendanciel à appeler la Saison sacrée ?

Le sur Ed.

Juste hommage.

Le soirée de vendredi a été fête charmante, toujours pour les membres du *Home Rent and Loader Fire Co. No 1*. Ils avaient pris rendez-vous à leur salle du coin des rues Marengo et Magazine, et nul n'y a manqué. C'est qu'en effet il s'agissait pour cette compagnie et bien composée, si pourvoit citée dans le département de l'incendie, d'offrir un témoignage d'estime, d'affection à deux de leurs officiers : M. J. P. Gallagher, fourneau, M.C.O. C. Piper, président.

Dès vendredi, à huit heures, on partait, musique en tête, et en belle tenue, pour se rendre à la résidence de M. Gallagher, rue Iona No 33, et là, après échange des courtoisies accoutumées, on lui présentait, au nom du corps, un riche service d'argenterie. Présentation accompagnée d'une chaleureuse allocution de M. Piper, à laquelle M. Dowling répondait en termes non moins heureux. Le tout excellemment arrosé, cela va de soi ; mais un arrosage n'éteignant nullement le feu, celui-là.

C'était là le premier acte de la manifestation et bientôt on se remettait en route, pour saluer un second, chez le président M. C. C. Piper, rue Marengo No 126. Là aussi on avait fait de somptueux préparatifs : fleurs, illumination, ornementation, feux de Bengale, pièces pyrotechniques, rien n'y manquait. Et afin de rendre la scène plus inoubliable, et comme bouquet du feu d'artifice, de charmantes jeunes filles et jeunes femmes en toilettes élégantes et battant des mains à cette cordiale démonstration.

Ici la présentation du second service a été faite par M. Hugh Brown, et, malgré une très vive émotion, M. Piper y a répondu avec beaucoup de bonheur.

Ce double hommage a été rendu à deux hommes qui l'ont mille fois mérité par l'intérêt qu'ils ont toujours pris à cette compagnie, par les services signalés qu'ils lui ont rendus. M. Gallagher en fait partie depuis fort longtemps et M. Piper en est membre depuis vingt-six ans. Chacun des riches services offerts à cette occasion comprend cinquante-trois pièces.

Il va sans dire qu'après la réception et la collation, il y a eu bal, qui n'a pris fin qu'avec la nuit.

—Nos remerciments à M. S. R. Perry, qui nous envoie le recueil illustré de modes, de Mme Demorest. Il y a là un monde de gravures en noir, de patrons, d'indications utiles que nous recommandons aux élégantes. Rien ne manque à ce bagage de coquetterie.

M. S. R. Perry est à la tête du magasin de lingerie situé rue du Canal 183.

MUSIQUE.—Nous remercions la maison Grunewald, qui nous a fait remettre un quartette : *Par Pres my ces sactice mountains*, paroles de M. Charles, musique de M. Jacob, et : *Comme il est loin !* jolie rêverie pour piano, par M. G. Bachmann. Nous recommandons cette page.

—Nous devons aussi à M. Philip Werlein l'envoi des deux compositions suivantes pour piano : *The sunbeam*, valse de Geo. G. Barker; *Moonlight (Clair de lune)* valse, par Henry Wehrmann Jr.

Devant les fontaines lumineuses, au Champ de Mars :

Ça l'intéresse donc bien, p'pa, ces fontaines lumineuses ?

—Certes ! Voir passer du rouge au bleu, aux applaudissements de la foule, ça fait réfléchir au temps d'élection.

Un tourlourou et sa payse sont assis sur un banc du jardin du Luxembourg. Le tourlourou berce un enfant sur ses genoux, la payse tient un chien en laisse. Mais celle ci un instant distraite, lâche la laisse et le chien fait mine de s'éloigner.

—Pst !.... Pst !.... fait la payse appelant le chien.

—Pst !.... Pst !.... répète le tourlourou.

Et tandis que le chien se rapproche, docile aux appels qu'on lui fait, l'enfant, non moins soumis, avait obéi sur le pantalon du militaire.

Entre pères de famille :

—Vous avez quatre filles à marier, eh bien, j'ai trouvé un mari pour l'une d'elles : il prendrait n'importe laquelle. Il ne demande pas qu'on lui envoie un échantillon !

Quelqu'un demandait hier à un commis qui n'a pas reçu ses appointements depuis plusieurs mois :

—Votre patron est pas là ? Où est-il ?

—Je crois, dit le commis, qu'il est allé à l'Exposition, acheter une machine à payer ses employés régulièrement !

L'EAU DE LA SOURCE DE LA PENSION GONTHIER, A COVINGTON, LNE. — M. Léon Bolandard, chimiste français, ancien élève de l'Ecole Centrale des Arts et Manufactures de Paris, a fait, en 1885, une analyse de l'eau de la source de M. F. GONTHIER, à Covington, paroisse St. Tammany, Louisiane. Nous croyons utile de reproduire son rapport :

Je certifie avoir analysé l'eau citée ci-dessus et avoir trouvé que les corps étrangers qui entrent dans sa composition sont les suivants :

1. Acide carbonique libre.
2. Bicarbonate de chaux.
3. Sulfate de chaux (traces).
4. Chlorure de sodium.
5. Protoxyde de fer.
6. Acide crénique.
7. Magnésie (faibles traces).

L'élément le plus important, en poids, parmi ces différents corps, est le chlorure de sodium: 263 mmgs. par gallon. (263 milligrammes).

L'oxide ferreux est combiné à l'acide crénique, mais cette composition paraît assez instable, car une simple exposition de l'eau à l'air libre donne, au bout de peu de temps, un dépôt d'oxide de fer.

Ce dépôt, d'après la composition ci-dessus énoncée, que cette eau est recommandable à plusieurs points de vue différents :

1. L'acide carbonique, contenu à l'état libre, la rend digestive :

2. Les 263 milligrammes de chlorure de sodium, contenus par gallon, en font un laxatif faible ;

3. L'acide crénique facilite les sécrétions urinaires.

M. Bolandard a travaillé, pendant dix mois, en qualité de sous-chimiste, au plus grand "Blast Furnace" (haut four ceau) des Etats-Unis—celui des MM. Cornege Brothers & Co., à Braddock, Alleghany County, près Pittsburgh, Pennsylvanie. A son départ de l'établissement, la maison lui a donné ce certificat :

"27 août 1884.

" Par suite du mauvais état des affaires et, conséquemment, de la diminution nécessaire du nombre des employés, nous avons, à notre grand regret, été forcés de nous dispenser des services de M. Léon Bolandard, attaché au "Blast Furnace" comme sous chimiste. Nous l'avons trouvé appelle et digne de confiance."

M. Bolandard était recommandé par M. Joseph Albrecht, ci-devant chimiste à la Monnaie de la Nlle Orléans.

S.S.S.

Ni Mercure,
Ni Potasse,
Ni aucun autre Poison Minéral

C'est le Remède de la Nature composé entièrement d'herbes et de racines.

Il est parfaitement capable.

C'est le seul remède connu qui ait guéri l'Empoisonnement contagieux du Sang à tous ses degrés.

Il guérit le Rhumatisme Mercuriel, le Cancer, les Scrofules et autres maladies du sang jusqu'ici regardées comme incurables. Il guérit toutes les maladies causées par l'impureté du sang. Les meilleurs médecins des Etats-Unis l'ont adopté comme médecine. Nous citons les déclarations de quelques-uns d'entr'eux.

"J'ai employé le S. S. S. pour des maladies relevant de fièvre ou du rhumatisme, avec le plus grand succès." Dr. J. N. Cassedy, Marietta, Ga."

Pendergrass, Ga.—Willis Whitely souffrait de Scrofules pendant 7 ans. Il a pris environ le S. S. S. et maintenant il jouit de parfaite santé et robuste. Ecr. C. F. PARKER.

Richmond, Va., 11 décembre 1884.—J'ai pris trois bouteilles de S.S.S. pour des douleurs rhumatismales et un mal de dos. Je ressens une différence que le poisons ne peut mettre en doute ; mal rien.

Dr. R. F. Walcotte, Sussex Co., Va.

Le Docteur E. J. Hale, de Jacksonville, Ala., écrit : "Je suis heureux de vous informer que le S.S.S. a produit de bons résultats dans mon cas. Je le recommande à mes confrères pour toutes les maladies de la peau quelle qu'elle soit."

Nous ne pouvons pas le passer, faisant un de ces cas, de ne pas le recommander à tous ceux qui souffrent de la peau, quelque soit la nature de la maladie, quelque ait le mal, quelque soit le remède, quelque ait le médecin, quelque ait le chirurgien.

Ils ne peuvent pas tous guérir.

Ils ne vous disent pas de vous dire, et nous n'avons rien dans ce cas, de vous dire que nous ne pouvons pas